

Livre I

Partie III : De la connaissance et de la probabilité

Section XVI: De la raison des animaux

Proche du ridicule de nier une vérité évidente est celui de prendre beaucoup de peine à la défendre ; et aucune vérité ne me paraît plus évidente que celle-ci : les bêtes sont douées de pensée et de raison aussi bien que les hommes. Les arguments sont ce cas si manifestes qu'ils n'échappent jamais au plus stupide ni au plus ignorant.

Nous sommes conscients que nous-mêmes, en adaptant des moyens aux fins, nous sommes guidés par la raison et l'intention et que ce n'est pas dans l'ignorance et fortuitement que nous accomplissons les actions qui tendent à notre propre conservation, à obtenir du plaisir et à éviter la souffrance. Quand donc nous voyons d'autres créatures, dans des millions de cas, accomplir de semblables actions et les diriger vers des fins semblables, tous nos principes de raisonnement et de probabilité nous portent avec une force invincible à croire à l'existence d'une cause semblable. Il est inutile, selon moi, d'illustrer cet argument par l'énumération de cas particuliers. La moindre attention nous en fournira plus qu'il n'en est nécessaire. La ressemblance entre les actions des animaux et celles des hommes est si entière à cet égard que la toute première action du premier animal qu'il nous plaira de choisir nous offrira un argument incontestable en faveur de la présente doctrine.

Cette doctrine est aussi inutile qu'évidente et elle nous fournit une sorte de pierre de touche par laquelle nous pouvons essayer tout système en cette sorte de philosophie. C'est à partir de la ressemblance entre les actions extérieures des animaux et celles que nous accomplissons nous-mêmes que nous jugeons que leurs actions intérieures ressemblent également aux nôtres ; et le même principe de raisonnement, porté un peu plus loin, nous fera conclure que, puisque nos actions intérieures se ressemblent, les causes dont elles dérivent doivent aussi se ressembler. Par conséquent, quand une hypothèse est avancée pour expliquer une opération mentale qui est commune aux hommes et aux bêtes, nous devons appliquer la même hypothèse aux deux ; et de même que toute hypothèse vraie soutiendra l'épreuve, de même je peux m'aventurer à affirmer qu'aucune hypothèse fautive ne sera jamais capable d'y résister. Le défaut commun aux systèmes que les philosophes ont employés pour expliquer les actions de l'esprit, c'est qu'ils supposent une subtilité et un raffinement de pensée qui excède non seulement la capacité des simples animaux, mais aussi celle des enfants et des gens ordinaires de notre propre espèce, qui sont cependant susceptibles des mêmes émotions et affections que les personnes du génie et de l'entendement les

plus accomplis. Une telle subtilité est une preuve claire d'un système, comme la simplicité contraire est la preuve claire de sa vérité.

Soumettons donc notre présent système sur la nature de l'entendement à cette épreuve décisive et voyons s'il explique également le raisonnement des bêtes comme il explique celui de l'espèce humaine.

Ici, nous devons faire une distinction entre les actions des animaux qui sont d'une nature vulgaire et semblent être au niveau de leurs capacités courantes et les cas plus extraordinaires de sagacité qu'ils révèlent parfois pour leur propre conservation et la propagation de leur espèce. Un chien qui évite le feu et les précipices, qui fuit les étrangers et câline son maître, nous offre un exemple du premier genre. Un oiseau qui choisit avec tant de soin et de minutie l'endroit et les matériaux de son nid, et qui couve ses œufs le temps voulu, et à la bonne saison, avec toute la précaution dont un chimiste est capable pour la plus délicate projection, nous fournit un exemple vivant du second genre.

Pour ce qui est des premières actions, j'affirme qu'elles proviennent d'un raisonnement qui, en lui-même, n'est pas différent [du raisonnement humain], ni fondé sur d'autres principes que celui qui paraît dans la nature humaine. Il est nécessaire, en premier lieu, qu'il y ait quelque impression immédiatement présente à la mémoire et aux sens, pour être le fondement de leur jugement. De l'intonation de la voix, le chien infère la colère de son maître et prévoit sa propre punition. D'une certaine sensation affectant son odorat, il juge que le gibier n'est pas très loin de lui.

Deuxièmement, l'inférence qu'il tire de l'impression présente est bâtie sur l'expérience et sur son observation de la conjonction d'objets dans des cas passés. Faites varier cette expérience, et il varie son raisonnement. Faites en sorte de le battre après un signe ou un mouvement d'une certaine durée, et par la suite après un autre, et il tirera successivement différentes conclusions selon sa plus récente expérience.

Maintenant, qu'un philosophe fasse l'essai et tente d'expliquer cet acte de l'esprit que nous appelons croyance, qu'il explique d'où elle vient, indépendamment de l'influence de l'accoutumance sur l'imagination, et que son hypothèse soit également applicable aux bêtes et à l'espèce humaine ; et quand il l'aura fait, je promets d'embrasser son opinion. Mais, en même temps, je demande, comme une condition équitable, que si mon système est le seul qui puisse répondre à tous ces points, il puisse être accepté comme entièrement satisfaisant et convaincant. Et que ce soit le seul, c'est évident presque sans raisonnement. Les bêtes ne perçoivent jamais de connexion réelle entre les objets. C'est donc par expérience qu'ils infèrent un objet d'un autre. Par aucun argument, ils ne peuvent jamais former la conclusion générale que les objets dont nous n'avons pas eu l'expérience ressemblent à ceux dont nous avons l'expérience. C'est donc au moyen de l'accoutumance seule que l'expérience

opère sur eux. Tout cela est suffisamment évident en ce qui concerne l'homme. Mais, en ce qui concerne les bêtes, il ne peut y avoir le moindre soupçon d'erreur, ce qui est, il faut en convenir, une forte confirmation ou plutôt une preuve invincible de mon système.

Rien ne montre plus la force de l'habitude de nous accommoder à un phénomène que le fait que les hommes ne soient pas étonnés par les opérations de leur propre raison, en même temps qu'ils admirent l'instinct des animaux, et qu'ils trouvent une difficulté à l'expliquer, simplement parce qu'il ne peut pas être réduit aux mêmes principes. A bien considérer la chose, la raison n'est rien qu'un instinct merveilleux et incompréhensible dans nos âmes qui nous entraîne dans une certaine suite d'idées, et les dote de qualités particulières selon leur situations et leurs relations particulières. Cet instinct, il est vrai, naît de l'observation et de l'expérience passées, mais on ne peut donner la raison dernière pour laquelle l'expérience et l'observation passées produisent un tel effet, pas plus qu'on ne peut donner la raison pour laquelle la nature ne la produirait pas seule. La nature peut certainement produire tout ce qui naît de l'habitude. Mieux, l'habitude n'est rien qu'un principe de la nature et elle tire toute sa force de cette origine.